

L'homme s'étant retourné pour demander quelque chose, Mascarot distingua son visage. C'était bien l'évadé!

Mascarot cloué sur place, en demeura épouvanté!

—Comment s'était-il enfui? Par quel hasard? Par quels prodiges de ruse et d'énergie avait-il échappé à tous les dangers qui l'attendaient?

Un moment Mascarot fut comme ébloui. Le salut de cet homme, c'était sa perte à lui. Mais l'employé était doué d'un extrême sang-froid. Rien n'était perdu, en somme, puisque Jordanet ignorait qu'on l'avait découvert.

Il suffirait, dorénavant, de connaître les projets de l'évadé. Pour cela, il fallait le suivre, ne pas le perdre de vue, s'attacher à ses pas, deviner ses actes, entendre ses paroles.

Une table était libre, derrière Jordanet. Mascarot y prit place. Les deux hommes se touchaient presque, dos contre dos.

Jordanet resta seul, pendant un quart d'heure encore. Puis un matelot vint s'asseoir devant lui et demanda du gin. Bientôt la conversation s'engagea. Le matelot parlait très bien français, quoique avec une forte prononciation anglaise. Il s'exprimait couramment.

—Monsieur, dit-il, vous êtes bien M. Jordanet?

—Oui... et vous, je le vois, vous êtes maintenant à bord de la "Britannia"?

—Parfaitement. Vous avez fait remettre, il y a deux jours, à mon commandant une lettre de recommandation signée de l'un de ses amis de France, même un peu son cousin, à ce qu'il paraît.

—M. de Kérunion.

—C'est bien cela. Dans cette lettre, M. de Kérunion, sans cacher à mon commandant qui vous êtes... ce que vous êtes... appuya le matelot, le prie, sachant que la "Britannia" devait être à Sydney, de vous prendre à son bord, de vous y donner quelque occupation et de vous débarquer en Angleterre. Ce sont les termes de la lettre. Mon commandant, qui aime beaucoup M. de Kérunion, m'envoie vous demander si c'est bien là ce que vous désirez?

—Rien de plus, monsieur, rien de plus, lit Jordanet avec une émotion profonde.

Le matelot gardait tout son flegme.

—Dans ces conditions, veuillez vous rendre à bord dans trois jours; vous y prendrez le service qu'on vous y attribuera; je ne sais trop ce qui vous sera donné. Êtes-vous vigoureux, de bonne santé?

—Je crois l'avoir prouvé.

—En ce cas, il est bien probable qu'on vous mettra parmi les chauffeurs, à la machine. Vous savez, c'est dur.

—Qu'importe! Je sors du bagne, j'en ai vu bien d'autres. J'accepterai tout avec bonheur.

—Alors, c'est dit. Dans trois jours, à quatre heures du soir, au plus tard.

—Dans trois jours, à quatre heures du soir.

Le matelot redemanda un verre de gin; après quoi, se levant, il prit congé, d'un salut flegmatique.

Jordanet resta longtemps comme absorbé à la même place. Mais comme il ne buvait pas, et qu'il occupait une place qu'un autre pouvait mieux utiliser, le patron lui frappa sur l'épaule, rudement, en lui adressant quelques mots.

Jordanet ne comprit pas. Cependant il se leva, paya et sortit. Jordanet avait frôlé, en se levant, la jambe de Mascarot, qui n'avait rien perdu de ce qui venait d'être dit.

L'évadé sortit et flâna le long du port. Le bonheur le rendait presque fou, ivre presque.

Mascarot ne le suivit pas longtemps. Cette course au hasard des caprices de l'évadé n'avait plus aucun intérêt pour lui.

Qu'allait-il faire? Prévenir la police parisienne, tout d'abord, de l'évasion du forçat et de son arrivée en Australie. Prévenir la police aussi que le forçat rentrerait en Europe par le transport la "Britannia", et serait en Angleterre six semaines après environ. Cela, c'était une précaution élémentaire.

Il se rendit au télégraphe. Une dépêche partit à l'adresse du préfet de police à Paris, signalant l'évasion et l'arrivée à Sydney, et le prochain départ pour l'Angleterre.

—Ils auront le temps d'aviser. Ils s'informeront. Et lorsque Jordanet mettra le pied en France, les agents le caillèreront comme une poire mûre!

Mascarot ne s'en tint pas là, car le soir même il allait retenir une place sur la "Britannia" et y envoyait ses bagages, le lendemain.

—Je serai mieux là, pour veiller sur lui!

Trois jours se passèrent. Jordanet, fidèle au rendez-vous, se présenta à bord. Ainsi que le matelot l'avait prévu, il fut mis au chauffage.

Vingt-quatre heures après, la "Britannia" quittait la rade de Sydney.

Et, noir de charbon, respirant à peine dans l'atmosphère si terriblement surchauffée où il se mouvait, Jordanet, lorsqu'il sentit le

bateau romber sous ses pieds, osciller légèrement et filer, Jordanet, ne put retenir ses larmes.

Mascarot, qui le guettait, l'avait vu entrer. Les deux hommes pouvaient vivre longtemps, côte à côte, de la vie de bord sans risquer de se rencontrer. Cependant Mascarot fut prudent et sortit peu. Il passait sa journée dans sa cabine ou au salon, ne se hasarant sur le pont que lorsqu'il n'y voyait que des passagers comme lui, ou des officiers. Il n'aperçut pas une seule fois Jordanet pendant la traversée.

La "Britannia" se rendait à Southampton, il n'y avait pas deux heures que Mascarot était débarqué qu'il envoyait à la préfecture de police de Paris un télégramme l'avisant de l'arrivée du bateau.

La mer était basse, la "Britannia" était obligé d'attendre la marée haute pour entrer dans le port, mais une embarcation était venue prendre les passagers, afin de leur épargner de longues heures d'attente. Cela donnait de l'avance à Mascarot; il était certain, en effet, que le forçat ne quitterait le bateau que lorsque celui-ci serait à quai; alors seulement on le congédierait.

Ce fut ce qui arriva. En outre de ce nouveau télégramme, Mascarot écrivit. En effet, Jordanet était bien changé; ses cheveux étaient blancs; il avait laissé pousser toute sa barbe et sa barbe aussi était blanche.

Si les agents n'allaient pas le reconnaître? Mascarot pensait à tout; il avait envoyé le signalement, estimant que l'évadé, pour les mêmes raisons, se garderait bien de faire couper ses cheveux et sa barbe, et de reprendre ainsi sa physionomie d'autrefois.

La "Britannia" était en rade de Southampton le samedi. Mascarot s'informa des départs pour la France. Il y a un service de bateaux entre le Havre et Southampton deux fois par semaine, les mercredis et les vendredis; entre Southampton et le Havre, les mardis et les samedis.

Le bateau du samedi venait de partir lorsque la "Britannia" fut signalée par le sémaphore. Les passagers à destination de la France étaient donc obligés d'attendre le mardi suivant, à moins de prendre le chemin de fer et de se rendre à Douvres, où il était possible d'arriver avant le départ du bateau de Calais.

Mascarot n'était pas pressé. Il comptait s'embarquer sur le bateau même que prendrait Jordanet; il attendit donc le bon plaisir de ce dernier.

La mer était haute à dix heures du soir, et à dix heures la "Britannia" longeait la jetée et entra dans le port.

Pendant les heures d'attente, Jordanet avait vu son travail réduit à peu de chose; quelques heures de liberté lui avaient été laissées et il était monté respirer l'air frais et pur de ce mois de septembre ensoleillé par lequel il revoyait l'Europe. On lui frappa tout à coup sur l'épaule, et quelqu'un prononça son nom:

—Jordanet.

Il se retourna vivement. Mais il se rassura aussitôt en reconnaissant le matelot qui, à Sydney, sur la recommandation de M. de Kérunion, lui avait été envoyé par le commandant de la "Britannia".

—Le commandant veut vous parler, dit le matelot à voix basse.

Jordanet inclina la tête et suivit le matelot. L'officier était dans sa cabine. Jordanet et lui ne s'étaient jamais trouvés en présence. C'était un homme très grand, maigre, à l'œil bleu, aux favoris blancs comme de la neige; le visage était hâlé. Le regard était bon. D'un geste silencieux, il indiqua une chaise à Jordanet.

—J'aime beaucoup M. de Kérunion qui est un peu mon parent, dit-il, et je sais que M. de Kérunion est convaincu de votre innocence et de votre probité. Je ne puis donc rester indifférent à la situation très délicate qui vous est faite. Je n'ai pas hésité à vous donner passage à bord, vous l'avez vu, et si je vous ai envoyé parmi les chauffeurs, ce n'était pas pour tirer parti de votre présence et utiliser vos bras, mais ce fut surtout pour vous protéger autant que possible contre les regards indiscrets.

—Oh! monsieur, c'est à vous que je devrai le plus grand bonheur de ma vie, puisque, grâce à vous bientôt, je verrai ma femme et mes enfants.

—Je n'ai été qu'un intermédiaire. Gardez votre affection et toute votre reconnaissance pour M. de Kérunion. C'est lui qui les mérite. Moi, j'ai fait peu de chose.

Il se leva, fit deux ou trois pas dans la cabine étroite, puis vint se placer devant une table sur laquelle était posé un registre. Il ouvrit ce registre. Puis, ce tourna vers Jordanet.

—Dans la lettre que M. de Kérunion vous a donnée pour moi, mon parent faisait quelques allusions à votre départ du Bourail, au piège qui vous y avait été tendu, aux dangers auxquels vous avez échappé miraculeusement; deux noms revenaient, à plusieurs reprises, dans sa lettre: celui de Jacquemin, celui de Mascarot.

Le visage de Jordanet s'assombrit. Il y eut, dans ses yeux, un éclair de haine.

—Je pardonne au premier, monsieur. C'est un méchant homme, il est vrai, mais enfin, il était presque dans son droit. Quant au